

Éloge imagé du monde paysan

S'il le choix a été fait de ne pas nommer les gens et de ne pas documenter les lieux de manière précise, c'était, explique Patrick Gilliéron Lopreno, «pour rester dans l'interspace entre documentaire et fiction».

« Je me suis retrouvé dans une zone hors du temps, hors de la géographie, comme si j'étais arrivé dans un état de fiction. » Pendant une année, le photographe genevois Patrick Gilliéron Lopreno a arpenté les campagnes de la Broye, du Seeland et de la Gruyère, à la rencontre du monde paysan. Pour la publication d'un album sobrement intitulé *Champs* (Olivier Morat) Éditeur) et accompagné d'un texte de l'écrivain Slobodan Despot. Sauf qu'aujourd'hui, le photographe n'est plus tout à fait le même homme : « Quand je rentre à Genève, cela m'attriste et me révolte

tion, j'avais vu notamment le terrible documentaire de *Temps présent* sur le suicide des paysans. Je pensais découvrir un milieu dévasté. Mais j'ai trouvé au contraire un monde qui bouge beaucoup, avec de nombreux jeunes. » Et certes aussi une solitude immense de gens qui ne sont pas compris par l'extérieur, par les villes, par les politiques. « Même si cela reste familial, c'est un univers très fermé, très seul. » Notons que les lieux clos sont un peu la marotte de ce photographe. N'a-t-il pas, avant les paysans, consacré un album aux prisons et un autre aux monastères de Suisse romande ?

Un autre étonnement attendait le citadin : « Je ne me rendais pas compte de la difficulté, de la lourdeur de l'administration, de la surveillance perpétuelle à laquelle les paysans sont soumis, à cause des subventions. » Un paradoxe dans « un métier fait pour des hommes libres, mais qui doivent noter à quelle heure ils se lèvent, à quelle heure ils traient les vaches, à quelle heure les vaches sortent, à quelle heure elles rentrent. Tout cela donne un volume énorme de paperasses à remplir. »

À l'origine du projet, d'abord un intérêt soutenu depuis plusieurs années pour les questions de souveraineté alimentaire, et ensuite la bougeotte. « Au gré de mes mandats à travers les régions du pays, l'idée est venue, j'ai commencé petit à petit à scruter les lieux, à prospecter, à faire des repérages, et c'est comme cela que j'ai mis en place le projet. »

Pour rencontrer les paysans, Patrick Gilliéron Lopreno n'a jamais pris de rendez-vous. « Ma plus grande joie c'était de partir, de repérer un lieu, une exploitation, une ferme. Je m'arrêtais, je me nommais, je leur serrais la main, je présentais le projet, je leur tirais le portrait, ou ils m'emmenaient dans des lieux où ils étaient en train de travailler. » On l'avait prévus : les paysans n'ont pas la réputation d'être d'un premier abord très facile. « On m'avait dit : « Tu vas avoir des problèmes, mieux vaut d'abord passer par des associations qui te présenteront. » Sauf que moi, je n'ai jamais procédé comme ça. Et en fait je n'ai jamais essayé un seul refus. »

Le photographe aura bien sûr noué plus de liens et d'affinités avec certaines personnes qu'avec d'autres. « Ce projet va dans leur sens, ce n'est pas un projet journalistique, c'est unilatéral, un éloge du monde paysan. » Un monde où se côtoient des conservateurs et des progressistes. « Ce qui a changé avec le temps, c'est qu'ils n'en sont plus à se retirer entre eux dans les pattes. Ceux par exemple qui ont des exploitations plus

Pour réaliser «*Champs*», le photographe Patrick Gilliéron Lopreno a battu nos campagnes à la rencontre des gens de la terre. Une destinée à laquelle un texte de l'écrivain Slobodan Despot rend également hommage.

Texte: Laurent Nicolet



« J'ai trouvé une solitude immense de gens qui ne sont pas compris par l'extérieur »

Patrick Gilliéron Lopreno, photographe

d'entendre de gens, notamment à propos des votations sur les pesticides, avoir un avis très tranché sur un univers qu'ils ne connaissent pas, un travail qu'ils ne connaissent pas et qu'ils seraient incapables de faire. »

Il faut dire que, parti avec des a priori défavorables, Patrick Gilliéron Lopreno est allé de surprise en surprise : « J'avais lu beaucoup sur la ques-

40 | 9.8.2021 | PHOTOGRAPHIE

traditionnelles iront vers ceux qui font du biologique, pour s'informer. »

Quant au choix de l'argentique, Patrick Gilliéron Lopreno explique que ce n'est pas un parti pris moral, pas un jugement sur le numérique. « Dans mes mandats, comme tout le monde, je travaille toujours en numérique. Simplement, s'agissant d'un livre, le numérique aboutit à une standardisation, une uniformisation de l'image et de son traitement qui est identique pour tout le monde, tandis qu'avec l'argentique on arrive à rendre quelque chose d'unique, qui est dû au grain, au développement, à toutes ces choses hasardeuses qu'on ne peut pas contrôler, et puis c'est une technique de travail qui me convient, une sorte de lentueur qui permet de prendre du recul. »

L'usage du panoramique a été un peu plus long à trouver. « Les repérages ont duré plus de six mois, je suis arrivé petit à petit au choix du panoramique. J'avais commencé avec des formats

Patrick Gilliéron Lopreno a trouvé dans le panoramique le format photo idéal pour immortaliser le monde paysan.



« Le paysan pourrait être considéré comme le dernier aristocrate vrai »

Slobodan Despot, écrivain

trop intimistes. Dès que j'ai essayé le panoramique, je me suis rendu compte que c'était le format qui réunissait enfin l'horizon, les paysages, cette ligne de fuite avec les personnes, les machines. Tout s'équilibrait ainsi. » Les machines, oui, présentes comme rarement dans un ouvrage sur la paysannerie, ravalées souvent à leur rôle purement utilitaire et ici valorisées au même titre que les paysages, les gens, les cultures ou les bêtes. « Quand je voyais ces énormes mécaniques, je me disais qu'elles faisaient partie intégrante de ce monde, que c'étaient presque des présences. Mais c'est peut-être dû à mon côté amoureux des machines à Tinguely. »

Enfin, dernière révélation pour le photographe battant la campagne : « L'existence dans un petit pays comme la Suisse de deux mondes qui se côtoient mais ne se comprennent plus. Un monde qui donne des leçons à l'autre, alors que l'autre ne donne pas de leçons au monde urbain. »

PHOTOGRAPHIE | 9.8.2021 | 41

Mohicans et aristocrates

L'idée de travailler avec l'écrivain Slobodan Despot s'est imposée dès le début, explique Patrick Gilliéron Lopreno. « Je savais que ces questions m'intéressaient. Je ne voulais surtout pas qu'il fasse des légendes de photos, mais au contraire un texte très personnel. Au final, il émane de l'écriture de Despot une puissance bucolique. « Mes yeux d'ignare, écrit-il, toutes les pousses se ressemblent. Quelqu'un sait, me dis-je, et sans ce quelqu'un (qu'il soit ici, à deux pas de chez moi, ou en Italie, ou en Espagne), nous n'aurions rien à tempêter technologiques et industrielles des temps modernes, le paysan, selon l'écrivain, pourrait être considéré comme « le seul point fixe », le dernier aristocrate vrai », le dernier « Mohican de la civilisation terrestre. »